

SAINTE-TRINITÉ

SAINTE-CATHERINE

PAROISSE ORTHODOXE FRANCOPHONE DE GENÈVE

Bulletin n° 40
Janvier – Mars 2020

Sommaire

- 1 **Éditorial**
- 2 **L'Action sociale aujourd'hui**
Questions aux orthodoxes !
Jean-Marie Gourvil
- 6 **Mère Sofia**
Une moniale dans la rue
- 8 **Une œuvre caritative originale dans les pas de mère Sofia**
Archiprêtre François Méan
- 10 **À la découverte de sainte Élisabeth de Russie**
- 11 **Fiche de lecture :**
Alla Selawry, Jean de Cronstadt, Médiateur entre Dieu et les hommes
- 13 **Mieux comprendre le Dimanche du Pardon**
- 14 **Vie paroissiale**
- 16 **Dates à retenir**

Directeur de la publication :
père Alexandre Sadkowski.
Rédaction et réalisation :
Sonia Belopopsky, Alexandra Cazin,
Pierre Mirimanoff et Anne Sollogoub.



Éditorial

Mes bien-aimés dans le Seigneur, nous approchons de cette période si intense en offices, en jeûnes et en prières, qu'est le Grand Carême. Une période féconde, qui nous donne

l'occasion de nous rapprocher de notre Consolateur. Ce n'est pas un hasard si elle débute par les Vêpres du Pardon. Cet office nous prépare au sacrement de pénitence, essentiel pour pouvoir aborder le Carême le cœur ouvert à la Parole divine. Lors de cet office, nous demandons au Seigneur de nous pardonner nos péchés, pardon qui ne nous sera accordé que si nous-mêmes nous nous pardonnons les uns les autres.

C'est l'amour de Dieu qui ouvre la voie du pardon. Cet amour que chacun d'entre nous est invité à faire vivre en lui encore plus vivement pendant cette période du Carême. Mais « qu'est-ce qu'aimer ? » C'est le Christ qui nous donne la réponse par ses actes et ses paroles : il nous fait voir que la racine de l'amour n'est autre que le décentrement de soi. Sortir de soi et de son regard autocentré, sur ses besoins, ses attentes pour se tourner vers l'autre et finalement le préférer à soi.

Sur les pas du Christ, certains saints chrétiens ont vécu cet amour pleinement, l'incarnant dans chaque geste du quotidien, chaque pensée dédiée à l'autre, à celui qui souffre. C'est dans cet esprit que nous avons décidé de consacrer ce numéro à l'Action sociale, à ceux et celles qui se sont engagés dans le don à l'autre. Puissent ces exemples allumer une flamme dans nos âmes et nous guider tout au long de ce Carême. Puissiez-vous cheminer dans l'amour de Dieu. Bon et saint Carême à toutes et à tous.

Père Alexandre

L'Action sociale aujourd'hui

Questions aux orthodoxes !

Jean-Marie Gourvil



Un paradoxe orthodoxe

En préambule de cet article consacré à l'implication des orthodoxes occidentaux dans l'action sociale, nous évoquerons une série de figures orthodoxes proches de nous et ayant pris soin des pauvres : saint Jean de Cronstadt¹, sainte Marie Sokobstova dite Marie de Paris² et ses disciples, plus près encore de nous le père Cyrille Argenti³ (moine et prêtre de paroisse à Marseille), le père Nicolas Lacaille⁴ (prêtre-éducateur intervenant la nuit dans le bois de Boulogne à Paris), mère Sophia de Lausanne⁵ qui s'occupa elle aussi des gens de la rue. Cette série de noms pourrait être complétée par tous ceux des personnalités orthodoxes moins connues qui interviennent dans les hôpitaux, les prisons, les services sociaux ou des associations caritatives.

Il existe bien dans l'orthodoxie en Europe occidentale une image forte de l'aide aux démunis ; elle est considérée comme l'une des facettes de la sainteté.

Par ailleurs évoquons aussi les belles pages écrites par des orthodoxes sur le sacrement du frère. Dans la lignée de mère Marie de Paris, de Nicolas Berdiaev, du père Lev Gillet, d'Olivier Clément, du père Cyrille Argenti il est souvent fait allusion à la grandeur du sacrement du frère. Perspective qui fait de la présence auprès de l'autre non un simple acte ascétique de charité, mais un sacrement. Le père Cyrille Argenti écrivait :

En négligeant le sacrement du frère, on aboutit au ritualisme, à une sorte d'esthétisme liturgique. La liturgie devient un refuge, un moment de recueillement : tout est beau, on se retrouve au ciel, puis après on fait comme les autres, comme le monde. Le sacrement de l'autel sans le sacrement du frère aboutit au blasphème permanent. À l'inverse, le sacrement du frère sans le sacrement de l'autel conduit au même résultat, car il ne tarde pas à s'affadir, à dégénérer en activisme : on se dépense, on oublie que le frère est l'image de Dieu, et le service du frère devient une législation sociale. Dès que l'on sépare le sacrement de l'autel du sacrement du frère, c'est le Malin qui y trouve son compte⁶.

Nous avons donc dans l'Église orthodoxe, en Europe occidentale, la mémoire de figures saintes nous appelant à l'aide aux démunis et nous avons une théologie du sacrement du frère qui dépasse le cadre du simple discours sur la justice sociale et la nécessité de faire « son devoir envers les pauvres », mais ces deux éléments majeurs ne peuvent masquer une réalité tangible : on ne rencontre, de fait, que peu d'orthodoxes dans les mouvements caritatifs, dans les professions sociales, dans les réseaux d'entraide. Les catholiques et les protestants y sont fortement présents, mais les orthodoxes, certes, minoritaires en Europe occidentale, y sont sous représentés. On croise de nombreux orthodoxes dans le champ de la santé, mais peu dans le champ de l'aide caritative et du travail social, de l'action sociale.

Rappelons que dans les pays orthodoxes les paroisses occupent une place importante dans l'aide envers les démunis. Durant la crise que la Grèce a traversée, engendrant son lot de misères, de nombreuses paroisses se sont mobilisées pour coordonner localement l'entraide, pour solliciter des aides extérieures à la Grèce (envoi de médicaments par exemple). Il en est de même

¹ Saint Jean de Cronstadt mort en 1908 à Cronstadt, dans la banlieue de Saint-Petersbourg, n'est évidemment pas un Européen occidental, mais sa réputation en Europe est forte. Une paroisse orthodoxe de Rennes l'a pris comme saint patron.

² Morte avec ses disciples dans les camps nazis en 1945.

³ Le père Cyrille est décédé en 1994. Deux liens :

<http://perecyrilleargenti.fr/>

<https://www.pagesorthodoxes.net/amour/amour-argenti.htm>

⁴ <http://icone-retrouvee.fr/>

⁵ <https://www.meresofia.ch/mere-sofia-3/>

⁶ <https://www.pagesorthodoxes.net/amour/amour-argenti.htm>

de façon permanente en Russie⁷ et probablement aussi, dans tous les pays orthodoxes. Je l'avais constaté à Alep lors d'un voyage en 2010.

Les orthodoxes occidentaux vivent donc un paradoxe, une situation étrange par rapport à la Tradition orthodoxe, ils portent une théologie de l'aide aux démunis, mais n'y consacrent que peu d'attention réelle. Ce paradoxe en partie explicable par la présence de fortes politiques sociales dans tous les pays d'Europe, nous permettra de réfléchir et d'avancer ensemble.

Revenons aux fondamentaux scripturaires de l'aide à celui qui est blessé et reste sur le bord du chemin.

Les fondements bibliques et théologiques du soin à apporter à celui qui est blessé

De nombreux passages de l'Écriture nous invitent à aider les pauvres. Nous en retiendrons quelques-uns.

L'acte religieux essentiel consiste à prendre soin de l'orphelin et la veuve et cette attitude a souvent une valeur eschatologique :

La religion pure et sans tache [...] consiste à visiter les orphelins et les veuves dans l'affliction. Jc 1, 27. Partage ton pain avec celui qui a faim, et fais entrer dans ta maison les malheureux sans asile. Isaïe, 58, 7. Dans les proverbes on peut lire : Celui qui a pitié du pauvre prête à l'Éternel, qui lui rendra selon son œuvre. Prov, 19, 27. Si quelqu'un possède les biens du monde, et que, voyant son frère dans le besoin, il lui ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeurera-t-il en lui ? 1 Jn, 3, 18.

Lors du jugement dernier, nous serons jugés sur le soin apporté aux pauvres. Le Christ dira :

J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais étranger et vous m'avez recueilli... Mt 25, 31-46.

Le grand passage de l'Évangile concernant notre sujet est la parabole du bon Samaritain (Lc 10,25-37) qui met en scène un voyageur blessé, un prêtre et un lévite qui ne prennent pas soin du blessé et un samaritain qui lui, en prendra soin. Ce passage est important pour les orthodoxes. Minoritaires dans nos pays en Europe, nous inversons le jeu des acteurs de l'Évangile, nous ignorons certes le blessé qui est sur le bord du chemin comme le font le prêtre et le lévite de l'Évangile mais nous envoyons de l'aide en Samarie pour secourir les pauvres de Samarie, alors que le Samaritain de l'Évangile prend soin de celui qui est devant lui.

Le soin au démuné est bien un élément constitutif de la vie chrétienne. Comment l'amour de Dieu

demeurerait sans cela en nous ? Mais cet amour passe par la proximité (le prochain étant aussi bien le samaritain que le blessé). Ce soin est interpersonnel, il est attention à l'autre présent ici et maintenant, et moins versement d'une cotisation à une organisation anonyme. L'un ne s'oppose pas à l'autre, mais l'Évangile privilégie toujours l'aide de personne à personne. Le sacrement du frère est d'abord une relation, une présence. La prière est une présence, le soin est toujours une présence.

Les Pères de l'Église : saint Basile, saint Grégoire de Nysse, saint Jean Chrysostome, saint Augustin ont développé une vigoureuse théologie de la charité. Jean-Claude Larchet dans son excellent petit livre *Variations sur la charité*⁸ redonne les passages essentiels des Pères. Personnellement j'utilise souvent les discours sur la charité de saint Grégoire de Nysse⁹. Il refuse que l'on prenne soin du pauvre en lui créant un lieu d'hébergement hors de la communauté. Il a sa place au milieu de nous. Il argumente la nécessité du soin de l'autre par la similitude de la condition humaine. Nous sommes tous sur la mer et loin du port. Qui peut dire qu'il ne sombrera pas dans la tempête humaine ? Celui qui est pauvre est mon frère, nous partageons la même condition. Ces deux éléments développés par l'un des auteurs les plus mystiques d'entre les Pères, constituent le fond de la culture chrétienne en Europe jusqu'à la période moderne, jusqu'au milieu du xvii^e siècle¹⁰.

Mais les démocraties occidentales prennent en charge le pauvre !

Les impératifs de l'Évangile semblent s'appliquer, en effet, avec justesse aux cadres culturels, politiques et économiques de l'Antiquité tardive et du Moyen Âge, mais la lente montée des États modernes à partir du xvii^e siècle jusqu'au milieu du xx^e siècle remet en question cette éthique de la solidarité de proximité de l'Écriture et des Pères de l'Église. La période moderne invente selon des calendriers différents d'un pays d'Europe à l'autre, une nouvelle gestion de la pauvreté¹¹. À partir du milieu du xvii^e siècle on ne s'intéresse plus au pauvre, mais à la pauvreté. La lutte contre la pauvreté devient la cible des politiques publiques, à Rome d'abord, en France ensuite. Le concile de Trente refusait que l'on enferme le pauvre au nom de l'Évangile, mais peu à peu dans les décades qui suivent la fin du Concile, tous les pays d'Europe mettent en place des politiques publiques de gestion de la pauvreté autour de deux idées : l'enfermement des

⁸ Jean-Claude Larchet, *Variations sur la charité*, Le Cerf, 2007, 330 p.

⁹ AG Hamman, *Riches et pauvres dans l'Église ancienne*, Les Pères dans la foi, DDB, 1982, p. 134-159

¹⁰ Jean-Marie Gourvil, « Sortir du traitement de la souffrance de la modernité », in *Se former au développement social local*, Dunod, 2008, p. 2-37.

¹¹ Bronislaw Geremek, *La potence et la pitié, l'Europe et les pauvres du Moyen Âge à nos jours*, Gallimard, 1978.

⁷ Father Stephen Headley, *Christ after Communism: Spiritual Authority and its Transmission in Three Parishes in Moscow*. Orthodox Research Institute, Rollingsford. 2010.

vagabonds et leur mise au travail. Il fallait « mater la nation des pauvres ». Michel Foucault¹², philosophe et historien de cette époque écrit :

Le pauvre a cessé d'être sur la terre l'invisible présence de Dieu, la misère a perdu son sens mystique.¹³

Les Églises d'abord puis les États ensuite vont progressivement inventer l'État providence. La caricature de l'acte d'institution de l'État providence est la célèbre déclaration en octobre 1789 des bourgeois de Paris : « Citoyens voilà du pain ! ». Le peuple de Paris avait faim, les dirigeants répondent non en permettant au peuple de Paris de faire son pain, mais en lui garantissant que l'administration révolutionnaire distribuera du pain. Au cours des siècles qui suivent, les États modernes ne cesseront de distribuer de multiples services en niant sans cesse les compétences citoyennes, les capacités de coopérer de façon solidaire. L'État et ses administrations seront les garants de la solidarité nationale. La France est sans doute le pays le plus marqué par cette attitude, les pays protestants resteront plus solidaires et moins centralisateurs, la communauté locale y joue tout son rôle.

La critique de l'État providence « moderne »

Si la distribution de prestations est nécessaire, elle ne peut venir écraser les capacités de solidarité et de fraternité naturelles¹⁴ qui constituent le vivre ensemble de toute communauté. Le tout institutionnel détruit le vivre ensemble. La société tue alors la communauté.

La meilleure critique de l'État providence a été faite par F. Dostoïevski dans la « Légende du grand inquisiteur¹⁵ ». Il est inutile de résumer ces pages bien connues. Le dialogue entre le grand inquisiteur et le Christ montre que le Christ était venu apporter l'affrontement à la souffrance, par la liberté, la liberté d'être Christ et d'aller à Dieu. Lorsqu'il est au désert le Christ refuse les trois tentations que lui suggère le diable : les pierres transformées en pain, les anges qui le porteraient s'il se jette du haut du Temple, l'obéissance du peuple s'il accepte Satan. L'Église « moderne », elle, accepte les tentations et propose : le pain offert, la sécurité magique, l'exercice du pouvoir et la soumission du peuple. Nicolas Berdiaev a de nombreuses fois commenté « La » légende, en dépassant le cadre

strictement catholique et en l'appliquant à tous les États modernes¹⁶.

Les États modernes cherchent la soumission du peuple et le maintien de leur rôle de sauveur. Berdiaev analyse dans plusieurs ouvrages, la posture d'esclaves qui sied bien à de nombreux citoyens des démocraties bourgeoises. Les États modernes privent le peuple de sa capacité de créativité, de liberté, de compassion réciproque. La personne disparaît et laisse place à l'individu. La fraternité disparaît et laisse place à « l'assujetti du service public ». La France illustre de façon exemplaire ce schéma¹⁷. Le débat contemporain sur le néo-libéralisme est essentiel, mais il masque souvent le fait que l'État néo-libéral ne souhaite pas renforcer la responsabilité communautaire des citoyens, mais transférer les services publics au secteur marchand.

Les États providences modernes traversent une crise majeure dont ils ne se relèveront pas¹⁸. Il est impossible de répondre à la souffrance sociale contemporaine uniquement par une somme de prestations diverses. Par ailleurs la mondialisation entraîne des déplacements de population dont il est difficile de réguler les flux. S'il faut exiger que les États modernes interviennent dans le champ social, il n'est plus envisageable que cette intervention de l'État se fasse sans mobilisation des communautés. Les liens interpersonnels, les liens communautaires redeviennent indispensables. La réponse à la souffrance sociale est certes administrative et financière, mais elle est humaine, relationnelle. Ceux qui ont traversé des périodes de souffrance savent que c'est un visage, un lien, une attitude compassionnelle qui leur a permis de sortir de l'impasse ou d'y retrouver l'espérance.

Le retour des solidarités de proximité

Les spécialistes de l'action sociale en Europe voient émerger depuis plusieurs décades un phénomène nouveau, difficilement intégrable dans le modèle républicain classique : le retour des solidarités de proximité, le retour du local¹⁹. Ce phénomène n'est pas que ponctuel et marginal. En fait la modernité s'écroule et émerge une société alternative qui devant les

¹² Voir Michel Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Fayard, 1972.

¹³ Michel Foucault, *ibid.*, p. 72.

¹⁴ Depuis Durkheim les sociologues distinguent la solidarité mécanique (qui est naturelle, culturelle, communautaire) et la solidarité organique (qui est le fait d'organisations étatiques) https://fr.wikipedia.org/wiki/Solidarit%C3%A9_m%C3%A9canique

¹⁵ Chapitre V de la seconde partie des *Frères Karamazov*.

¹⁶ Jean-Marie Gourvil, État et société dans la pensée de Berdiaev, contribution à une réflexion sociétale alternative, *Actes du colloque Berdiaev, Clamart 24-25 novembre 2018*, Le Mercure Dauphinois, 2019, p. 167-196.

¹⁷ Dostoïevski l'avait noté dans ses carnets d'écrivain en indiquant que le socialisme à la française était l'enfant du catholicisme de la Légende.

¹⁸ Dès 1980 Pierre Rosanvallon en fait le constat dans *La crise de l'État-providence*, Seuil, 1980.

¹⁹ La documentation sur ce point est immense. On peut se reporter au n° 67 de la revue *Le Sociographe*, dont le titre est : « Souffrance sociale et solidarité ». La Haute école de travail social de Genève est membre du collectif qui édite cette revue.

crises qu'elle traverse, invente un autre vivre ensemble. Berdiaev avait anticipé cette fin de la modernité et entrevu une société personnaliste et communautaire. On lira avec plaisir l'article d'Hélène Strohl, théologienne protestante, devenue haut fonctionnaire de l'action sociale en France : « Repenser l'intervention sociale²⁰ ». Nous inventons dans chaque pays une intervention sociale post-moderne.

Les pays de tradition protestante sont mieux préparés à ce retour du communautaire que les pays de tradition catholiques. La Suisse qui a gardé davantage que d'autres pays plus « catholiques », la notion de communauté et de proximité est bien placée pour aborder les mutations actuelles. Mais tous les pays d'Europe connaissent dans des formes différentes cette mutation de la question sociale. La problématique évangélique du bon samaritain devient d'actualité, mais le prêtre et le lévite devront prendre soin de celui qui est blessé. L'argument de Grégoire de Nysse va refaire surface, qui peut dire qu'il est à l'abri, qui est hors de la tempête, qui n'a pas un ami, un enfant, un proche, un voisin déjà à terre. Nous sentons tous la fragilité de notre condition. Retour à l'époque patristique !

Questions aux orthodoxes

Les orthodoxes étaient peu présents dans le champ de l'action sociale pour sans doute plusieurs raisons. Comme tous les citoyens des pays occidentaux, ils pensaient que l'État devait jouer son rôle de gestionnaire de la pauvreté. Ils aidaient souvent les populations pauvres des pays dont leurs familles étaient originaires, mais pas ceux du pays où ils vivaient. Mais plus fondamentalement, ils se vivaient comme n'étant pas du lieu. Le pays d'accueil n'était pas le leur, eux étaient d'origine russe, grecque, roumaine... et les questions sociales du pays ne les concernaient pas, même après un siècle d'émigration de leur famille. Les Européens de souche intégrés dans l'Église ne pouvaient inverser ce sentiment d'étrangeté. Non européens²¹ comme les protestants et les catholiques, les orthodoxes sont d'ailleurs.

Cette situation évolue rapidement. Les orthodoxes sont aussi affrontés à des situations sociales dramatiques qui sont semblables à celles des autres citoyens du pays d'Europe où ils vivent. Par ailleurs la conscience de vivre en Europe occidentale fait son chemin au cœur de l'orthodoxie. Avec le temps la culture de descendants d'émigrés va s'amenuiser et les orthodoxes européens vivront davantage en tant qu'Européen. L'émergence dans chaque pays d'Europe d'une Église orthodoxe structurée localement²² favorisera cette évolution

culturelle. Les orthodoxes comme le bon samaritain prendront soin de celui qui est à terre, sur la terre où ils vivent. Ils retrouveront les racines évangéliques et patristiques de la vie en communauté.

Comment faire ? Le chemin est encore long sans doute, mais il suffira de regarder le lieu où l'on vit et de se laisser aller là où l'Évangile nous pousse. Il est probable que ce sera par les situations les plus immédiates que les orthodoxes s'ouvriront à l'action sociale. L'aide à apporter à des proches, aux enfants, à des amis, à des groupes sociaux que l'on croise. L'aide à apporter à des populations en difficultés et avec lesquelles des contacts personnels se sont créés²³. La ville de Genève possède de bonnes ressources en travail social communautaire, les orthodoxes pourraient s'intégrer dans ces réseaux. La Haute école en travail social de Genève est un lieu où ces questions sont travaillées depuis longtemps²⁴. Il est probable que des orthodoxes s'engageront aussi professionnellement dans les professions sociales au même titre que les autres chrétiens.

Mais l'engagement social doit rester aussi le sacrement du frère. Il faut s'engager, mais ne pas limiter notre attitude intérieure à la simple recherche d'une efficacité sociale. Nicolas Berdiaev défendait une vision prophétique, eschatologique de l'engagement. Toute présence à l'autre est présence à l'autre en Christ, elle est anticipation du Royaume qui vient. Elle n'est donc jamais close, limitée, elle est toujours ouverte sur la réconciliation de la fin des temps, elle est acceptation du tragique et espérance²⁵.

À propos de Jean-Marie Gourvil

Jean-Marie Gourvil est né en 1946 à Caen dans une ville dévastée par la bataille de Normandie. Il entre dans l'Église orthodoxe au début des années 1970. Assistant social à Paris, il fait une Licence de sociologie à l'Université de Vincennes et part au Québec faire un master en travail social communautaire à l'Université de Montréal et un diplôme en science politique à Université Laval à Québec. Rentré en France il est directeur des études à l'IRTS de Normandie/ Caen et consultant en développement social local. Il est membre du comité de rédaction du *Messenger orthodoxe*. Publications sur l'histoire de l'action sociale et de la spiritualité et sur Nicolas Berdiaev.

²⁰ N° 67, *Sociographe*, p. 49-69. <https://www.cairn.info/revue-le-sociographe-2019-3.htm>

²¹ Membre de l'Europe occidentale.

²² Comme le souhaite le Patriarcat de Constantinople.

²³ L'aide apportée dans de nombreuses régions d'Europe aux migrants illustre ce qui peut se produire. C'est la proximité qui déclenche l'exigence de l'aide. Elle se fait en dehors de toute décision politique et hors de toute appartenance à une organisation.

²⁴ La HETS de Genève, membre de l' AIFRIS est intégrée dans des réseaux de recherche internationale sur ces questions. <https://aifris.eu/index.php>

²⁵ Voir Jean-Marie Gourvil, *Intériorité et eschatologie, le sens de l'action chez Nicolas Berdiaev*, Colloque Berdiaev, Centre Sainte-Croix, juillet 2017. <https://centresaintecroix.net/colloque-sur-nicolas-berdiaev-juillet-2017/>

Mère Sofia 1945-1996

Une moniale de la rue



Mère Sofia : « Mon monastère, c'est la rue. »

Avec sa croix et son habit bleu, mère Sofia, moniale orthodoxe, a exercé son ministère à Lausanne. La force de la foi l'anime. Son terrain d'action, c'est la rue. Son combat : la misère matérielle, morale et spirituelle des blessés de la vie. Depuis son enfance, elle vit et agit selon la parole du Christ, et sa révolte reste intacte face à l'injustice contre laquelle elle luttera jusqu'au bout.

Extrait de la présentation du film *Plan Fixe**

« Mon monastère, c'est la rue » disait mère Sofia. « Notre Petite Mère » comme la nommaient tous les démunis qui étaient devenus son entourage, était le secours de tous ceux en marge de la société. Bouleversée par l'ampleur de la misère – la fracture de notre société – à Lausanne, par ses rencontres avec des personnes qui n'ont rien à manger, pas de logement, qui vivent dans l'insalubrité autant matérielle que psychologique, elle a ressenti la nécessité d'aller au-devant d'eux, de les accompagner. Cette misère, c'était des gens issus de toutes les classes sociales, c'était la toxicomanie, les malades du sida livrés à eux-mêmes, sans soins. Il voulait être aussi au chevet des personnes en fin de vie. Elle répétait : « Il faut donner sa vraie place à l'être humain. Il faut placer l'humain au centre du monde. » Ainsi, mère Sofia a consacré l'essentiel de sa vie à venir au secours des laissés pour compte, des personnes qui vivent dans l'ombre, souvent dans la solitude. Une chaîne de solidarité s'est développée autour d'elle. « Car on ne fait rien seul » disait-elle. Et c'est de Dieu qu'elle tirait sa force. « Car nous ne sommes jamais

des chrétiens, nous sommes des apprentis, c'est un apprentissage de tous les jours. Proclamer, c'est facile, vivre l'Évangile, c'est plus compliqué. La doctrine, ça se vit. Il faut apprendre à aimer, sans juger. »

Elle se nourrissait, comme d'une source, de l'Évangile, de la prière et de la Liturgie, comme en témoignent sa fidélité à son habit, à sa croix, sa disponibilité à toute heure, sa présence continue dans les rues de Lausanne*. « Mon Église n'a pas de ministère pour la pauvreté. Elle ne joue pas assez son rôle pour les démunis, les chômeurs, les sans-abri, les blessés de la vie. C'est à nous de redonner sa citoyenneté dans l'Église à tous les démunis, à tout le monde, de donner des réponses concrètes, au chômage, par exemple. L'Église enseigne l'amour universel, nous sommes tous responsables pour tout le monde, pour les chômeurs aussi. Nous sommes des citoyens du monde, c'est mon histoire. Chacun peut faire quelque chose, apprendre à donner ». Elle avait pour devise : « Un toit pour tous, une assiette pour tous. »

Avec parcimonie et comme à regret, mère Sofia racontait quelques bribes de son parcours de vie. Une jeunesse très difficile vécue comme une longue blessure jamais cicatrisée – elle connut l'abandon, le placement en institution, les mauvais traitements – ce qui l'aida par la suite à comprendre ceux qu'elle appelait les blessés de la vie, l'incita à s'occuper des enfants battus et martyrisés.

Après des études en internat, elle fit une spécialisation d'assistante en radiologie. Par la suite, elle reçut une formation de musicothérapie, destinée aux handicapés mentaux. Elle voyagea en Inde et dans d'autres pays.

C'est alors qu'elle connut des moments de révolte qui l'ont rapprochée de Dieu. Puis elle s'est intéressée à la psychologie et enfin, à la théologie : « c'est ce qui m'a le plus apporté. »

Elle rencontre l'Église et entre en communion avec l'orthodoxie. Elle trouve là un épanouissement à sa recherche permanente de Dieu, un lieu d'accueil qui lui a permis d'être en paix avec elle-même. Depuis son enfance, elle rêvait d'orienter sa vie vers une consécration religieuse, ressentant fortement le goût de se retirer. Elle fut consacrée moniale en 1987 au monastère de Saint-Antoine-le-Grand, par le métropolite Damaskinos de Suisse. Et, tout en admirant ceux qui ont une vocation définitivement monastique, elle voulait vivre son sacerdoce dans la vie de tous les jours, être une moniale dans le monde.

Commencèrent alors les années de combat en faveur des déshérités, des malades du sida, des enfants des rues, des chômeurs, ce qui lui vaudra d'être reconnue par l'État de Vaud. Ce dernier lui confia la mission de procéder à un bilan de santé dans la rue. Elle ne cessait de répéter : « Ce n'est pas exceptionnel, d'aller au devant des pauvres. »

En 1995, elle reçoit le prix « Adèle Duttweiler » qui récompense ceux qui ont rendu des services exceptionnels dans le domaine social.

Rongée par la maladie, épuisée, mère Sofia est décédée à l'âge de 49 ans en janvier 1996.

Mais les actions initiées par la Petite Mère continuent d'exister et à se développer.

Quatre ans avant sa mort, a été créée la Fondation mère Sofia, qui l'a quelque peu déchargée des soucis administratifs et des recherches de financement. Cette Fondation avait aussi pour but, et ce but continue à progresser, d'assurer la continuité de son travail acharné, des activités qu'elle avait lancées.

La ville de Lausanne lui doit également le Parachute : un lieu d'accueil pour les jeunes en rupture et désireux de se réinsérer. Elle collabora à l'ouverture d'un dortoir « *sleep in* », à la création d'une soupe populaire et mit en place le « Rencart », un bus pour la prévention du sida et la lutte contre la toxicomanie. Et lança encore un réseau de vente pour le journal des chômeurs *Macadam*.



Cela fait maintenant 24 ans que mère Sofia nous a quittés. Elle demeure très présente dans beaucoup de cœurs, et très particulièrement dans les mémoires de ceux qu'elle a aidés à sortir de l'enfer. Elle nous pose aussi, personnellement et concrètement, les questions contenues dans les Évangiles.

« Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli ; j'étais nu, et vous m'avez vêtu ; j'étais malade, et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous êtes venus vers moi. [...] Je vous le dis

en vérité, toutes les fois que vous avez fait ces choses à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous les avez faites », évangile de saint Matthieu, 25.

« Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho. Il tomba au milieu des brigands, qui le dépouillèrent, le chargèrent de coups, et s'en allèrent, le laissant à demi mort. Un sacrificateur, qui par hasard descendait par le même chemin, ayant vu cet homme, passa outre. Un Lévite, qui arriva aussi dans ce lieu, l'ayant vu, passa outre. Mais un Samaritain, qui voyageait, étant venu là, fut ému de compassion lorsqu'il le vit.

Il s'approcha, et banda ses plaies, en y versant de l'huile et du vin ; puis il le mit sur sa propre monture, le conduisit à une hôtellerie, et prit soin de lui. Le lendemain, il tira deux deniers, les donna à l'hôte, et dit : « Aie soin de lui, et ce que tu dépenseras de plus, je te le rendrai à mon retour. » Lequel de ces trois te semble avoir été le prochain de celui qui était tombé au milieu des brigands ? C'est celui qui a exercé la miséricorde envers lui, répondit le docteur de la loi. Et Jésus lui dit : « Va, et toi, fais de même », évangile de saint Luc, 10.

Aujourd'hui encore, alors que la précarité continue de croître, la Fondation qui porte son nom continue, chaque jour, de concrétiser ses idées et sa conception du travail social.

Sources :

* Une longue interview de mère Sofia (film *Plan Fixe* : <https://www.plansfixes.ch/films/mere-sofia/>)

Un texte du père Jean Renneteau publié dans *Voie Orthodoxe* en mars 1996

Nombreux textes de presse

Souvenirs personnels

Une œuvre caritative originale dans les pas de mère Sofia

Archiprêtre François Méan

La Fondation Mère Sofia, connue simplement comme « La Fondation » est une véritable institution dans le canton de Vaud. On ne peut la comprendre, ni son fonctionnement, qu'en lien avec le ministère des rues de sa fondatrice, il y a un peu plus de trente ans. Elle est sortie d'un miracle de la foi orthodoxe : lorsque sœur Sofia décida, confrontée à la misère la nuit dans les squats lausannois, de sauter dans l'inconnu vêtue de son habit de moniale dans le monde – j'en témoigne comme prêtre de sa première paroisse ! *Ce nom propre* de « La Fondation » dit quelque chose : le droit de cité que celle-ci porte fièrement désormais, suivant l'exemple de mère Sofia, avocate de la grande précarité à Lausanne. Elle se reconnaît avant tout à ceci : le respect envers la « Personne » placée au centre, le préjugé favorable qui lui est dû, son accueil inconditionnel, la confiance dans la liberté spirituelle et dans ses compétences propres.

La Fondation a hérité d'une deuxième qualité de mère Sofia. À l'origine, il y a le charisme de « chef d'entreprise » de mère Sofia, sa pugnacité au service de l'œuvre partie de rien – à la même enseigne que ses protégés –, l'audace de ses solutions (qu'il fallut épauler tant le projet général était grand : ce fut d'ailleurs le premier but de la Fondation créée à cet effet en 1992). Sur son lit d'hôpital en décembre 1995, mère Sofia très soucieuse de l'avenir, tint à choisir elle-même les responsables qui lui succéderaient. Important pour la suite : elle désigna alors à la tête de la Fondation des personnes qu'elle estimait avoir partagé suffisamment ses expériences, notamment parmi des collaborateurs fidèles qu'elle avait souvent aidés. Au court des années 1990, la Fondation passa du système universel de *l'aide par les pairs* à l'engagement de deux ou trois professionnels s'appuyant toujours sur les bénévoles. En quelques années la maison du Parachute (qui lui fut léguée), *premier refuge nocturne* eut ses heures de grande gloire et impressionna le Médecin cantonal et le métropolitain Damaskinos. Par la suite et plus tard, la

Fondation bénéficia successivement de présidents (-tes) remarquables – avec en dernier lieu Ada Marra jusqu'en 2019 –, des directeurs (-trices) non moins excellents. Alors même que les orthodoxes actifs dans la Fondation se comptaient sur les doigts d'une main, celle-ci sut bâtir une communauté faite de trois éléments : les usagers, les bénévoles, le personnel-encadrant avec la direction, selon les prémisses de la fondatrice et garantissant du même coup l'afflux des dons.

Arrêtons-nous sur un troisième point de l'identité de la Fondation. Le secret de la Fondation tient dans sa capacité de s'attaquer aux problématiques de « bas seuil », dont l'autorité ne peut se saisir et qui ne peuvent être maîtrisées par d'autre. Elle est pour cette raison *préposée* à révéler au grand jour les « besoins non couverts » par l'Action sociale classique et à les résoudre ! Au total, au-delà des clichés, étant détentrice d'un « trésor héréditaire » qui fait aujourd'hui son éclatante singularité. Son expertise de l'entraide « à bas seuil » est universellement reconnue.

Reste à expliquer la permanence de l'idéal transmis par mère Sofia au cours du temps notamment chez les nouveaux bénévoles de la Fondation. D'aucuns pensèrent à l'époque, que, si même la Fondation survivait à sa fondatrice, elle se transformerait nécessairement par la suite perdant son caractère « alternatif », que c'était une utopie sociale. Le culot de mère Sofia était dérangeant pour les *establishments* et suscitait l'ambivalence embarrassée de la plupart des politiques face aux problèmes soulevés – mais heureusement pas tous parmi les plus haut placés. Or, il n'en a rien été dans les faits. Les cohortes de bénévoles et les personnels-encadrant d'aujourd'hui comme ceux de hier, tous savent quelque part qu'ils doivent à mère Sofia de leur avoir tracé une voie originale. La Fondation est devenue pour beaucoup une école de vie gratifiante, un idéal collectif qui se transmet en incluant les usagers « *Bottom-up* », dont l'esprit se reconstitue à mesure,

un idéal qu'on ne trouve pas ailleurs aussi fort et – qui plus est – un idéal aujourd'hui parfaitement *officiel et organisé*. À mes yeux cette résilience est remarquable et véhicule une valeur transcendante, la soudure efficace de *l'esprit* et de l'action envers celui qui est dans le besoin, son semblable, synergie que l'on trouve à son exact « esse » (le Christ) chez les Père de l'Église, en particulier saint Jean Chrysostome dans « le Sacrement du frère ». Je pense qu'on n'a pas fini de comprendre le pourquoi de ce qui fait la force de la Fondation, sa signature, sa particularité non reproductible sur le terrain, unique, « la personne d'abord » comme disait mère Sofia en se référant à ses lectures orthodoxes touchant le mystère de la Personne en communion (Mgr Jean Kovalevsky, Vladimir Lossky, Olivier Clément, Nicolas Berdiaev,

la vie de sainte Marie de Paris (Skobtsov)). La Fondation, consciemment ou inconsciemment, est un fruit de la Tradition, c'est, à mon avis, ce que la p'tite sœur Sofia nous indique de plus important.

Pour en savoir plus :

190703_rapport_activite_WEB.pdf

Hélène Arjakovsky-Klépinine, *Le Sacrement du frère*,

biographie spirituelle de mère Marie Skobtsov

(1891-1945), postface de mère Sofia, coll. Le sel de la terre,

Le Cerf, 1995. Où on lira que sainte Marie de Paris fut une

source d'inspiration de mère Sofia pour sa propre vocation

alliant prière consacrée et diaconie de femme. Ce livre

qu'elle offrit au Médecin cantonal et qu'il apprécia, ainsi qu'à d'autres, était son cheval de bataille.

La Fondation en bref :

Elle comprend 31 collaborateurs (18 EPT) et 313 bénévoles, actifs au travers de 4 entités : « Soupe de mère Sofia », « Macadam » (travail bas-seuil), « Échelle » (projet individuel contre la désinsertion) et tout nouveau le « Répit » (accueil nocturne), une reprise modernisée du concept du Parachute. Le travail annuel des bénévoles a été estimé à 3 millions de CHF, s'il fallait le payer. En moyenne sur les 19 dernières années la Fondation tourne avec un budget de 1 350 000 CHF. Elle est portée à près de 50 % par des dons privés.



Depuis quelques années maintenant, des habitants de différents villages des hauts de Morges se mobilisent pour la Fondation Mère Sofia.

Des denrées alimentaires et des produits d'hygiène sont ainsi récoltés auprès des habitants, en faveur des bénéficiaires de l'Échelle, entité de la Fondation Mère Sofia, afin de soutenir des personnes seules ou des familles en grandes difficultés.

À LA DÉCOUVERTE DE...

...SAINTE ÉLISABETH DE RUSSIE UNE PRINCESSE AU SERVICE DES PLUS DÉMUNIS



Le destin de la princesse allemande Élisabeth de Hesse-Darmstadt (1864-1918) est exceptionnel.

Née en 1864 en Allemagne elle est la deuxième fille d'une famille de sept enfants et la sœur aînée de l'impératrice Alexandra, femme du tsar Nicolas II. En 1884, elle épouse son cousin, le

grand-duc Serge Alexandrovitch de Russie, gouverneur général de Moscou et fils cadet du tsar Alexandre III.

Après son mariage, alors que le pays vit une période de calme et de paix, Élisabeth apprend le russe, les coutumes et traditions russes et, en 1891, se convertit à l'orthodoxie (elle était luthérienne avant sa conversion).

Mais lors de la Grande Famine et des guerres (russo-japonaise et la première guerre mondiale), Elisabeth est très active et offre toute son aide et son temps à ceux qui en ont besoin : elle crée des écoles, offre des soins gratuits pour les malades et pour les soldats blessés, et distribue des aliments. Au Kremlin, aidée par des femmes bourgeoises, elle prépare également des colis remplis de médicaments, de vêtements, de nourriture, d'icônes et de livres de prières qu'elle envoie au front pour les soldats.

Après l'assassinat de son mari en 1905, la grande-duchesse décide de changer de vie et se retire du monde pour se consacrer à Dieu et aux plus démunis. Elle se débarrasse de ses affaires, transforme sa chambre au Kremlin en une cellule de monastère, visite les hôpitaux, les orphelinats et les maisons de retraite. En 1909 elle fonde une communauté d'entraide : la Demeure de miséricorde de Marthe et Marie. Puis en 1910, elle prononce ses vœux, avec d'autres moniales, et est nommée abbesse.

Elisabeth est arrêtée, emprisonnée en 1917 et meurt, assassinée, le 18 juillet 1918. Reconnue comme une sainte qui a toujours aidé son prochain, elle est canonisée en 1981 par l'Église russe hors frontières puis le Patriarcat de Moscou en 2000, elle est fêtée par l'Église le 18 juillet.

À la chute du communisme, la Demeure de miséricorde a ouvert à nouveau ses portes aux défavorisés. De nos jours, des fraternités placées sous son patronage naissent au sein des paroisses et poursuivent l'œuvre de leur fondatrice.

Aurélie Ronget



FICHE DE LECTURE

Alla Selawry, *Jean de Cronstadt, Médiateur entre Dieu et les hommes*, éd. du Cerf.

Voici la figure d'un saint contemporain qui illustre avec force l'unité entre le sacrement de l'autel et le sacrement du frère, la vie de prière et l'engagement social. Après sa mort en 1908 sa canonisation réclamée par le peuple russe n'a pu avoir lieu que 26 ans plus tard en 1990, cette reconnaissance tardive a été la conséquence du régime athée socialiste.

Rarement un saint n'a eu un tel rayonnement de son vivant. Il est en effet à la fois pasteur universel, père spirituel, confesseur infatigable, prédicateur vigoureux, pédagogue averti, écrivain fécond, bâtisseur d'œuvres sociales, fondateur de monastères et surtout grand thaumaturge. Il est vénéré par toutes les couches sociales, aussi bien les ivrognes, les miséreux que les nobles et même le tsar Alexandre III.

On vient le voir de toute la Russie, il déplace des foules par ses guérisons innombrables qui manifestent la puissance de Dieu et par sa personnalité animée d'une foi à toute épreuve, la force de sa prière et son dévouement sans limite. Pourtant le père Jean est un homme du peuple simple, bon, facile d'abord et surtout profondément humble et attentif à toutes souffrances physiques, morales ou spirituelles. Alors que, L.-A. Lassus, dans la préface qu'il a écrite pour l'ouvrage du père Jean de Cronstadt *Ma vie en Christ*, fait cette description de l'Église russe pré-révolutionnaire :



« Le clergé paroissial, souvent misérable, peu instruit, parfois ivrogne et brutal, chargé de famille, exploité par l'État à des fins policières, était presque toujours sinon méprisé, du moins considéré comme de seconde zone », se dégage la figure du père Jean.

Le père Jean est le plus jeune des prêtres de la cathédrale qu'il va servir pendant cinquante-trois ans.

Cronstadt est un port et une ville industrielle à 30 km de Saint-Petersbourg qui accueille tous les vagabonds, et miséreux que la grande et belle ville refoule. L'auteur nous fait cette description de Cronstadt : « Les chômeurs souvent alcooliques et les ouvriers travaillant dans les nombreuses usines de l'armée et des chantiers navals vivaient dans une extrême pauvreté, dans la saleté et la corruption, l'alcool et les vices. Ils habitaient dans les faubourgs les plus reculés, dans des cabanes de torchis, des caves humides et d'autres repaires. Très jeunes les enfants devenaient des vauriens et causaient souvent des malheurs. Les habitants en souffraient beaucoup. La nuit personne n'était à l'abri des vols et des agressions. Aucun prêtre ne visitait jamais leur habitation. »

La foi du père Jean est animée par l'Évangile et surtout particulièrement par le double commandement d'amour « Aime Dieu de tout ton être et ton prochain



comme toi même ». Ce qui lui fait dire : « Notre amour pour Dieu se manifeste et agit en nous quand nous commençons à aimer notre prochain comme nous-même. » Saint Silouane dit la même chose : « Mon frère EST ma propre vie. » Le père Jean ne manque aucune occasion d'aider, les pauvres le remarquent vite et chaque matin lorsqu'il quitte l'église il est entouré de leurs requêtes. Il donne tout jusqu'à ses bottes, il va acheter à manger, appelle le médecin, s'occupe des médicaments et entoure la famille nécessiteuse pendant quelque temps. Il ne s'occupe pas seulement de la misère matérielle mais de la misère spirituelle, de la déchéance morale, il ne juge pas, il va vers toute détresse, il entre dans les taudis, il prie avec amour, comprend, enseigne et est accueilli. Finalement il gagne la confiance des pauvres.

Mais il se rend vite compte qu'il ne peut pas faire face seul à la misère, il faut éveiller les consciences. Il décide donc de sa propre initiative de créer une fraternité et de fonder une Maison du travail où chacun pourra trouver du travail et du pain plutôt que recevoir des aumônes. À cette époque l'action sociale est inconnue en Russie. Donc, en 1872, il fait paraître un appel à la population dans *Les Nouvelles de Cronstadt*. Il attire l'attention sur les détresses vécues et les dénonce en expliquant leur cause. Il demande de l'aide, il fait paraître un deuxième appel et la Fraternité Saint-André est fondée en juin 1874. Le père Jean reçoit de nombreuses aides, mais il faudra dix ans pour que le projet aboutisse, après un incendie criminel, pour voir la Maison du Travail, grâce à de nombreux dons, reconstruite et accueillante en 1882. La foi, le rayonnement du père Jean sont bientôt connus dans toute la Russie et les dons affluent. En quelques années Cronstadt devient un lieu de pèlerinage, les gens voient toute l'aide distribuée, les guérisons par la

prière du père Jean, la foi qui se dégage lors des liturgies à la cathédrale qui est pleine depuis 3 h du matin ! Des milliers de gens se déplacent à Cronstadt.

La Maison du travail développe ses activités qui sont nombreuses : un atelier de défibrage du bois, 7 200 hommes y travaillent et ont gîte et couvert. Un atelier de couture occupe 1 500 femmes. Une école primaire gratuite et des cours de gymnastique militaire pour les garçons ce qui contribue à l'autodiscipline et évite la violence. Des cours d'artisanat, un atelier de cordonnerie, où l'on répare les chaussures de l'orphelinat, tout en apprenant le métier. Un foyer de jour pour 50 écolières, elles sont nourries et apprennent les soins du ménage. Un jardin d'enfants pour les parents qui travaillent. Un orphelinat accueille 80 enfants où il apprennent un métier. Des cours du soir de perfectionnement. Une bibliothèque toujours remplie d'ouvriers du port, marins, commerçants, soldats, domestiques. Un dispensaire ambulancier gratuit et une cantine populaire. Des maraîchages sur un terrain qui livrent des légumes à ceux qui y travaillent et qui sont hébergés gratuitement. La Maison de l'aide sociale Saint-André possède de nombreux appartements mis gratuitement à la disposition des pauvres, dont un foyer pour personnes âgées et un asile de nuit de 110 places.

Le principe de la Maison du Travail fait école et est imitée par d'autres villes.

L'activité sociale du père Jean s'accroît, ses prédications, sa bonté, sa simplicité touchent les cœurs et il reçoit de toute la Russie, lui son intercesseur auprès de Dieu, des milliers de roubles données par les riches ou de kopecks par les pauvres. Il reçoit également beaucoup de dons personnels de personnes reconnaissantes y compris une calèche pour ses voyages quotidiens à Saint-Petersbourg ! Mais il reste toujours dans l'amour de tous, il donne à tous ceux dans le besoin, aux catholiques, aux juifs, aux Chinois et aux Tatars : « Eux aussi doivent pouvoir louer Dieu », sans acception de personnes, tous sont ses frères et sont sa vie.

Je ne puis vous parler de toute la richesse de sa vie spirituelle écrite dans ses carnets et publiés sous le titre : « Ma vie en Christ ». Mais le livre est aussi à la bibliothèque et c'est une lumineuse préparation au Carême. Découvrons-le avec foi et piété.

Monique Guillon

MIEUX COMPRENDRE...

...LE DIMANCHE DU PARDON

En ce dernier dimanche avant le début du Grand Carême, l'Église évoque l'expulsion d'Adam et Ève du Paradis. Dieu leur avait commandé de s'abstenir de consommer les fruits d'un arbre (Genèse 2, 16), mais ils ont désobéi à ce commandement.

Le Dimanche du Pardon appelé aussi « dimanche de l'expulsion d'Adam et Ève du Paradis » « dimanche des laitages » ou « dimanche de la Tyrophagie » ou encore « dernier jour des laitages » est célébré sept semaines avant le dimanche de Pâques. C'est à la fin de ce dimanche qu'entrant dans le Grand Carême, les fidèles s'abstiennent de toute nourriture animale.

Lors de ce dimanche du Pardon, durant les Vêpres, les fidèles entrent dans cette saison de jeûne en s'offrant l'un l'autre le pardon, afin que Dieu aussi leur pardonne leurs fautes.

Le dernier dimanche avant le Grand Carême il convient de demander pardon aux proches et même aux gens inconnus et leur pardonner leurs offenses. Le Grand Carême dure quarante jours, ce sont les journées de prières et de restriction dans la conduite et la nourriture, c'est le temps de méditations et de réflexions sur la vie terrestre du Sauveur, le souvenir de ses souffrances sur la croix, de sa mort et de sa résurrection.

Après la conclusion des Vêpres, les fidèles s'approchent un à un, vénèrent l'icône, puis chacun fait une grande métanie devant le prêtre, en disant : « Pardonne(z)-moi, pécheur. » Le prêtre répond : « Que Dieu vous (te) pardonne. Pardonne(z)-moi » et fait lui aussi une métanie devant le fidèle. Celui-ci répond, à son tour : « Que Dieu vous (te) pardonne », puis reçoit la bénédiction du prêtre. Pendant ce rituel du pardon, le chœur chante les *irmos* du Canon pascal ou les stichères pascales. Après avoir reçu la bénédiction du prêtre, les fidèles se demandent et s'offrent le pardon l'un à l'autre.

La liturgie du dernier jour avant le Grand Carême développe 3 thèmes :

1. « l'expulsion d'Adam hors du Paradis de Béatitude. » L'homme a été créé pour le paradis, c'est-à-dire la communion avec Dieu, pour la vie avec Dieu. Il a perdu cette vie, et son existence sur terre est un

exil. Le Christ a ouvert à chacun les portes du Paradis et l'Église nous guide vers notre patrie céleste.

2. Notre jeûne ne doit pas être hypocrite, on ne doit pas faire les « m'as-tu-vu ». Nous ne devons pas « le montrer aux hommes mais il doit être connu de notre Père, Qui est dans le secret » (cf. l'évangile du Dimanche, Mt. 6, 14-21).

3. Sa condition est que nous nous pardonniions les uns les autres comme Dieu nous a pardonné – « Si vous pardonnez aux autres leurs offenses, votre Père Céleste vous pardonnera aussi ».

Le soir de ce jour, aux Vêpres, le Grand Carême est inauguré par le grand Prokimenon : « Ne détourne pas Ta face loin de Ton serviteur, car je suis dans l'épreuve ; écoute-moi vite. Viens au secours de mon âme et délivre-la. » Après l'Office a lieu le rite du pardon, et alors l'Église entame son pèlerinage vers le glorieux jour de Pâques.



**« Ne détourne pas Ta face
loin de Ton serviteur,
car je suis dans l'épreuve ;
écoute-moi vite.**

**Viens au secours de mon âme
et délivre-la. »**

VIE PAROISSIALE

Fête paroissiale

« La famille : où en sommes-nous ? »

Comme chaque année, notre paroisse célébrait la Sainte Catherine autour de son traditionnel programme festif. L'occasion pour nos paroissiens de se réunir dans la joie ! Samedi après-midi, pour la conférence nous avons eu le plaisir d'accueillir Julija Vidovic, professeure de bioéthique à l'Institut Saint-Serge à Paris. Le thème a soulevé de nombreuses problématiques actuelles : homoparentalité, mariage homosexuel, théorie du genre... en essayant d'apporter un éclairage spirituel. Il est important de se rappeler que l'Église aborde ces questions, bien trop souvent polémiques, en tentant d'apporter des réponses théologiques. Le dimanche, lors de la liturgie, Mgr Maxime a ordonné deux nouveaux lecteurs pour la paroisse, André et Stéphane. Double fête pour nos chefs de chœur et leurs familles ! Merci à Hélène Rehbindler pour l'organisation de la brocante, de l'installation jusqu'au rangement, et à Nadia Wirth pour la préparation du buffet du samedi soir et du délicieux repas dominical ! Et merci par-dessus tout à notre bien aimée sainte Catherine qui nous accorde sa protection !



Julija Vidovic

« Il est né le divin enfant ! »

Pour cette deuxième année consécutive, la paroisse a officié les matines de Noël le 24 décembre au soir. Nous avons pu écouter ou chanter les magnifiques textes qui illustrent un des plus grands mystères de notre foi, « Vierge Mère de Dieu, Toi qui enfantas le Sauveur, Tu as anéanti l'antique malédiction d'Ève, car tu es devenu la Mère de la Bienveillance du Père, et tu as porté dans ton Sein Dieu le Verbe incarné. On ne peut expliquer ce mystère. La foi seule nous le fait glorifier et clamer avec Toi Seigneur ineffable, gloire à toi » (stichère des laudes).

Le 25 au matin, nous étions un grand nombre à participer à la liturgie. S'en est suivi le traditionnel repas de Noël. Au programme : canard et chou préparés avec amour par notre infatigable Nadia, joie d'être rassemblés en ce jour de fête, et cantiques de Noël improvisés par un groupe de choriste !

La participation discrète des ados

Vous avez l'impression qu'ils ne sont pas nombreux aux offices ? Détrompez-vous, ils participent mais à leur façon ! Le dimanche de la Théophanie, ce sont eux qui ont préparé les prosphores, sans lesquelles la liturgie n'aurait pas pu se faire ! En effet le samedi après-midi un petit groupe de jeunes s'est rassemblé autour d'un atelier chant/prosphores. C'est avec beaucoup de patience et de bonne volonté qu'ils ont confectionné l'Agneau et les 50 petites propshores indispensables à l'office. Pendant la cuisson, ils ont pu répéter le tropaire de la Théophanie et apprendre la lecture des psaumes.



Le festin du loup

À la fin des vacances de Noël, les paroissiens ont pu se rassembler autour d'un spectacle. Cette année les enfants ont interprété : « Le festin du loup » organisé et mis en scène par Aude et Penka Ronget. L'histoire de la conversion d'un loup affamé qui grâce à sa rencontre avec le lion, roi de la forêt, finit par assister avec joie et amour au banquet de Noël des animaux. Après avoir écouté les douces voix des enfants chanter le tropaire de la Nativité, les parents, émus, se sont retrouvés autour d'un apéritif festif pendant que le Père Noël faisait une apparition pour distribuer des chocolats !



Repas des diaconies

Comme chaque année, une grande fondue chinoise a été organisée afin de remercier toutes les personnes qui participent au bon fonctionnement de la paroisse ! Nombreuses sont les tâches qui doivent être effectuées chaque semaine pour le bon déroulement des offices et des événements qui rythment l'année liturgique ! À ceux qui souhaiteraient participer mais qui n'osent pas, n'hésitez plus, chacun fait à sa mesure et selon ses capacités !

Apprendre à lire à l'Église

En ce début d'année 2020, Matthieu Malinine a initié un nouvel atelier pour apprendre à lire les épîtres et les psaumes pendant les offices. Cet atelier est ouvert à tous les fidèles qui souhaitent apprendre, « chacun a une place et doit la trouver, il n'y a pas de choses plus ou moins importantes » nous dit Matthieu. Le premier cour de lectorat a eu lieu le samedi 18 janvier dans l'après-midi. Le travail était porté sur la pose de la voix, des sons, la respiration et la posture. Les prochaines dates n'ont pas encore été annoncées, à suivre !

Événements de la paroisse

Baptêmes :

Enfants : Sophie Francis le 23 novembre, Jemima Wilson le 30 novembre et Liya Yohannes le 8 décembre 2019, Sophia Lemopoulos le 25 janvier 2020.

Adultes : Yvan Ortega le 21 décembre, Lydie et Patrice Federgrün le 24 décembre 2019.

Ordinations :

André Couturier et Stéphane Sollogoub ont été ordonnés lecteur le 24 novembre 2019.

À tous nous souhaitons de nombreuses années !

Décès :

Nous avons appris avec beaucoup de tristesse le décès de l'enfant Maxime Le Bec, l'office de funérailles s'est tenu dans notre paroisse le 13 janvier dernier. À ses parents et à ses proches nous voulons dire toute notre affection dans cette terrible épreuve, portons-les dans nos prières. Mémoire éternelle !

La paroisse a besoin de vous !

Toutes vos idées sont les bienvenues !

Quels projets pour la collecte de carême ?

Si vous avez des projets qui vous tiennent à cœur que la paroisse pourrait soutenir grâce à la collecte de carême, n'hésitez pas à les faire connaître.

Soumettez-les avant le 22 mars à notre trésorier, Alexis Cazin, qui les transmettra au conseil de paroisse.

Comment faire évoluer le programme de notre fête paroissiale ?

Si vous avez des propositions à faire envoyez-les à l'adresse suivante : secretariat@saintecatherine.ch.

Les différentes propositions seront débattues lors de notre prochaine Assemblée générale le 5 avril prochain.



DATES À RETENIR

- Toute l'année les vêpres sont célébrées le samedi à 17 h 45, la liturgie est célébrée le dimanche à 10 h 15, sauf le premier week-end du mois.
- 15 février : Rencontre catéchétique pour les adultes sur le Dimanche du Pardon à 16 h, salle du café.
- 1er mars : Dimanche du pardon, 10 h 15 : Liturgie – Repas Blini – 14 h 30 : Vêpres.
- Début du carême le 2 mars.
- 29 mars, après la liturgie repas canadien suivi d'une conférence de carême : « Le saint, qu'il se sanctifie encore » (Ap 22, 11) par Pierre Burgat.
- 5 avril : Liturgie à 9 h 30, suivie de l'Assemblée générale de la paroisse vers 11 h 30.
- 12 avril : Dimanche des Rameaux et collecte de carême.
- 19 avril : Pâques.

Pour plus d'informations, consultez le site internet de la paroisse : www.saintecatherine.ch